



HAL
open science

Tsuchi (), le sol

Yola Gloaguen

► **To cite this version:**

Yola Gloaguen. Tsuchi (), le sol. Philippe Bonnin, Masatsugu Nishida, Shigemi Inaga (dir.), Vocabulaire de la spatialité japonaise, éditions du cnrs, Paris, 2014, pp.313-316. hal-02906021v1

HAL Id: hal-02906021

<https://hal.science/hal-02906021v1>

Submitted on 8 Aug 2020 (v1), last revised 30 Aug 2020 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tsuchi

土

le sol

Ce caractère désignant la terre et le sol, à la fois lieu et matériau, est l'un des 80 signes que les écoliers japonais assimilent au cours de la première année du cours élémentaire. Dans le système de lecture japonais (*kun-yomi*), il se lit *tsuchi* tandis que dans le système de lecture sino-japonais (*on-yomi*), il se lit *do* (plus rarement *to*). Associé aux signes qui désignent respectivement *hi/ka* 火 (le feu), *mizu/sui** 水 (l'eau), *ki/moku* (boku) 木 (le bois), *kane/kin* (kon) 金 (le métal), *tsuki/getsu*(gatsu) 月 (la lune) et *hi•ka/nichi* 日 (le soleil), *tsuchi* 土 est l'un des sept éléments du cosmos qui ont donné leur nom aux sept jours de la semaine : *doyōbi* 土曜日 (samedi).

Comme l'indique le SSJ, ce caractère appartient à la catégorie des pictogrammes *shōkei* 象形, ce qui signifie que sa forme résulte d'un processus de stylisation du dessin représentant le ou les éléments qu'il désignait à l'origine. Ainsi, d'après le SSJ, la première image attribuée à l'origine de *tsuchi* est une boule de terre de forme allongée, placée sur un socle, l'ensemble servant d'objet cultuel. C'est donc un élément empreint de spiritualité, comme en témoigne la présence du signe *tsuchi* 土 dans l'un des deux idéogrammes qui composent « sanctuaire shintō » : *jinja** = « divinité » [*kami*] + « temple shintoïste » (GC) [*yashiro*].

Tsuchi 土 est fréquemment associé à d'autres signes pour désigner le lieu de résidence des hommes, mais aussi celui des défunts enterrés. Par extension, il est entré dans la composition de plusieurs idéogrammes faisant référence aux notions de sol, de lieu et de territoire, tels que *chi•ji* 地 (terre – au sens de planète, continent), position, base, sol, terrain, localité, contrée, région. Il est composé de 土 [*tsuchi / do*] + 也 [*nari* (« être » quelque part)] (GC), *tochi* 土地 (terrain, région, localité, sol) (GC), ou encore *riku* 陸 (terre, terre ferme) (GC). Or de nos jours, l'utilisation de *chi* 地 s'est élargie pour désigner également le matériau « terre ». Parmi les autres termes associés aux notions de territoire et aux dispositifs spatiaux construits autour de *tsuchi/do* 土, citons encore *fūdo** 風土 (littéralement : le « vent » et la « terre »). Le dictionnaire GC traduit ce terme par « nature d'un milieu naturel », « climat » (GC), mais Augustin Berque a élargi son champ sémantique pour y inclure le facteur humain et le traduire par « milieu ». Cette notion intègre à la fois l'environnement, l'homme, et leur interaction. Le nom du plus grand marché aux poissons du Japon, situé à Tokyo : Tsukiji 築地 (*kizu*[ku]•*chiku* : « construire », « empiler » + *chi•ji* : « sol »), n'est autre que le terme qui désigne le dispositif spatial sur lequel il a été construit, soit une zone de terre gagnée sur la mer *umetate-chi**. Citons encore le populaire *o-miyage* お土産 (« terre » + « naissance, production » : littéralement « produit localement »), un « souvenir » ou « cadeau de voyage » (GC) que chaque Japonais se doit d'offrir à sa famille et à ses collègues de travail, au retour d'un déplacement effectué au-delà des limites de sa propre région. La sphère d'utilisation extrêmement large de *tsuchi* 土 ne nous permet pas de citer ici tous les exemples de notions s'y rapportant. on pourra cependant en apprécier la force symbolique en lisant *Tsuchi*, le célèbre roman à caractère ethnographique du poète et écrivain Nagatsuka Takashi 長塚節 (1879-1915)

publié en 1912, qui décrit la vie de son village natal de Kosshō 国生 (département d'Ibaraki) à la fin de l'ère Meiji.

De l'apparition des premières formes d'habitat semi-enterré *tateana** *jūtaku* à l'ère Jōmon (voir *kura**), jusqu'à la fin de la période Edo (1603-1868), la « terre » a constitué avec le bois, le principal matériau de construction. Des *minka* rurales et urbaines aux élégantes maisons conçues dans le style *sukiya*, des temples *tera** aux maisons de thé *chashitsu**, elle a traversé l'histoire et suivi l'évolution des dispositifs de l'habiter et des techniques de mise en œuvre. L'une de ces techniques est le *tataki* タタキ (action de battements répétés), employée pour les sols en terre battue des maisons rurales traditionnelles, ainsi que pour les murs épais et les murs de soubassement. La terre est dans ce cas mélangée à de la chaux, ce qui lui assure à la fois souplesse et solidité. *Tataki* désigne par extension le sol en terre battue du *doma** 上間 (« terre » + « espace, intervalle »), espace de l'habitat consacré à la cuisine et aux travaux susceptibles d'endommager les autres sols, tous deux surélevés : *yuka* 床 (le plancher) et *ta-tami**. Les deux autres dispositifs de l'habitat dans lesquels la terre est utilisée sont les murs, *tsuchi-kabe* 上壁 (mur en terre) dont elle recouvre la structure en lattis, et *kawara* 瓦 (les tuiles).

Avec le transfert de technologie qui marque l'occidentalisation du Japon à l'ère Meiji, ce matériau est partiellement délaissé au profit du stuc, de la brique et du béton utilisés dans la construction d'édifices de style occidental. Suivant la tradition japonaise, le béton ayant été importé de l'occident, son nom est adapté phonétiquement en *katakana*. Il sera ainsi transcrit de l'anglais *concrete* en *konkurīto** コンクリート. Le terme fait à son tour l'objet d'une retranscription en *kanji* dans lequel nous retrouvons le signe *tsuchi / do* 上 : 混 凝 土 (« mélanger » *kon* + « durcir/condenser » *koru* + « terre » *to*).

Si la terre n'a jamais totalement disparu du domaine de l'architecture, puisqu'elle continue d'être utilisée pour les édifices de style traditionnel et les maisons de thé, c'est à partir des années 1970 qu'elle intègre le domaine de l'architecture contemporaine, à travers le travail d'un certain nombre d'architectes défenseurs de l'identité régionale et du patrimoine vernaculaire japonais. Citons pour exemple Team Zoo (bibliothèque de Wakimachi, 1986 ; maison *Domo el tero* [Nishida-tei] 1985), Ishiyama Osamu 石山修武 ou Takeyama Kiyoshi 竹山聖. L'architecte historien Fujimori Terunobu 藤森照信 (né en 1946) utilise la terre dans ses réalisations au style personnel et insolite, aussi bien pour la conception d'édifices de grande taille comme le musée d'Art Akino Fuku (1997), que pour donner corps à l'espace intimiste de maisons de thé d'un nouveau genre, telles qu'Ichiya-tei (2003), Ku-an (2003) et Takasugi-an (« La maison de thé trop haute ») (2004). Au-delà de questions esthétiques et symboliques, l'utilisation de la terre comme matériau de construction est également à inscrire dans une réflexion sur les notions d'« écologie » et de « durabilité ».

Pour en savoir plus : Nagatsuka (1994), Buntrock (2010), Yamada (1982), Tsukamoto et Morita (2012).